
L'EGALITE

Revue Politique et Litteraire

*Placer au-dessus de toute preoccupation personnelle
le souci de la sincerite et de la justice. (Cte d'Haussonville)*

Editeur et Rédacteur en chef, WILFRID GASCON



COUT DE TÊTE DE BÉBÉ

L'EGALITÉ

Revue Politique et Littéraire illustrée.

Editeur-propriétaire : WILFRID GASCON,

Saint-Jérôme (Terrebonne) P. Q.

A l'avenir, l'abonnement à l' "EGALITÉ" sera renouvelable tous les trois mois au prix uniforme de 25c. tsut dans le Canada, prime comprise. Les abonnés en dehors de St-Jérôme devront joindre à leur demande 5 CENTS pour frais d'expédition de la prime

Au mois, 10 cts par mois; la prime est envoyée avec le reçu du troisième mois.

L'ouvrage que nous donnons en prime se vend 20 et 25 cents en Amérique, chez tous les libraires. Le coût de l'abonnement à la revue se trouve donc entièrement compensé.

On peut se procurer tous les numéros de diverses séries du Panorama en nous envoyant, chaque semaine, le COUPON-PRIME accompagné de 15 cts en argent (ou en

POUR LES BAIGNEUSES

—o—

\$2.



Mesdames
La *La* les bains en plein air est *La* vague est devenue insupportablement froide, et vous êtes réduites à prendre vos douches dans la chambre. L'anneau déluge à jets concentriques de Kelly, vous permettra cette toilette sans les inconvénients qu'elle présentait auparavant. Grâce à cet appareil, vos cheveux ne seront pas mouillés; vous n'éclabousserez ni les murs, ni le parquet. L'anneau déluge avec tube en caoutchouc, complet: \$2. Pour recevoir franco, ajouter 25 cents.

Fabriqué par Ths. Kelly, Bros, 210 Madison Street, Chicago. Dépositaire au Canada, W. Gascon. St-Jérôme.

L'honnêteté des bons journaux

LE CANADA

Un jour, commentant un acte d'évidente intolérance de Mgr Cleary, blâmé déjà par des dignitaires ecclésiastiques, nous exprimons l'opinion très honnête qu'on devrait avoir le bon esprit (à l'exemple du brave curé de Saint-Jérôme) d'ignorer les anciennes lois de l'Eglise devenues incompatibles avec les mœurs pacifiques de notre époque. Ainsi, disions-nous, les canons de l'Eglise toujours en vigueur, défendent aux chrétiens certains rapports avec les Juifs; par exemple, ils leur interdisent d'accepter un emploi rémunéré chez des Juifs, ils leur défendent même de recourir, au cas de maladie, aux soins de médecins juifs et de prendre des médicaments préparés par des mains juives. Cependant, voyez comme nous avons un curé fin-de-siècle! Félicitons-nous-en. Ce bon prêtre semble n'avoir jamais eu connaissance de ces vieilles prescriptions de l'Eglise, et il voit d'un œil tranquille passer sous ses fenêtres des centaines de ses meilleurs paroissiens qui vont gagner leur vie à la manufacture des Smith et Fishell, deux Juifs authentiques. Il dit même volontiers des messes pour de l'argent gagné chez ces messieurs.

M. l'abbé Lafortune, a-t-il tort d'en agir ainsi? ajoutions-nous. Certes non!

Il a le bon esprit d'ignorer les vieilles lois de l'Eglise incompatibles avec notre jeune civilisation, et il fait bien. C'est Mgr Cleary qui a tort de ne point agir avec la même largeur de vue. Laissons donc dormir dans l'oubli les lois draconiennes d'une époque sanglante que l'histoire a flétrie comme elle le méritait. Parce qu'un évêque, a présidé au procès et au supplice de Jeanne, condamnée par lui au bûcher comme hérétique et relapse, cela nous donne-t-il le droit de pendre le père Chiniquy? Saint-Thomas, lui-même, a écrit: "Les hérétiques ne méritent pas seulement d'être retranchés de la société par l'excommunication, ils doivent encore retranchés du monde par la MORT.

Là-dessus, Bouehard a une crise de nerfs.

Il nous lance des injures comme celles-ci : " Espèce de gibier, répète-t-il, espèce de gibier ! " Il rugit que " nous avons publié une charge à fond de train contre l'Eglise catholique en lui attribuant des pratiques qui ne sont aucunement les siennes. " Il crie qu'il ne nous fera pas l'honneur d'une citation. Simple précaution d'un malhonnête adversaire. Le saint homme termine en affirmant que ce que nous avons dit touchant les Juifs, Jeanne d'Arc et saint Thomas sont des inepties qu'il suffit de citer pour les réfuter.

Nous lui rétorquons simplement : " Le Canada veut-il qu'on lui cite les textes ? " Silence du Canada.

M. Bouchard sera sans doute allé, dans l'intervalle, s'informer à son évêché où on lui aura appris qu'il s'est fourré un fameux doigt dans l'œil.

Mais M. Bouchard qui nous avait donné aux yeux de ses lecteurs comme un menteur et un calomniateur de l'Eglise va-t-il au moins nous rendre justice ? Les principes de la religion et de l'honneur l'y obligent pourtant. Un protestant, un juif, un mahométan, un libre-penseur s'excuserait, s'expliquerait. Lui, il n'en fait rien. En sa qualité de saint homme, d'écrivain catholique, il se croit permis de diffamer les gens ad libitum. La voilà, la soi-disant bonne presse. Comme elle est bien la même dans tous les pays !

L'ETOILE

Un autre jour, l'Etoile, de Lowell, nous dédie, dans le ton ordinaire des journaux à bons principes, un article intitulé : " Attaques d'un Radical " (avec une majuscule) à propos de quelques remarques légèrement poivrées que nous avons émises sur l'attitude de l'abbé Baillargé dans cette horrible affaire de Rawdon.

Dans notre article, nous avertissions M. l'abbé, ennemi déclaré de la " mauvaise presse " et de l'institution des écoles publiques, de ne point tenir celles-ci responsables du crime perpétré à quelque distance de son presbytère par un de ses paroissiens. Et nous avons raison de nous y opposer :

le fratricide, comme ses parents, ne sachant ni lire ni écrire, ne pouvait avoir puisé ses ses mauvais principes dans les écoles ni dans les journaux impies. Au surplus, ajoutons-nous, sans compter le Couvent, publié à Rawdon même, par M. le curé, il n'y a que de bons journaux qui pénètrent dans cette bourgade, telles " La Presse " et la " Minerve ", peut-être bien aussi le " Monde Canadien ", mais nous n'en sommes pas sûr.

Et après avoir rappelé que l'abbé Baillargé gaspillait une partie du temps qu'il devait consacrer à son troupeau à débâter dans les gazettes pieuses contre la " mauvaise presse " et les écoles nationales, véritables pépinières de criminels, au dire du saint homme, nous terminions par ces paroles :

C'est une leçon pour vous, monsieur l'abbé, et pour ceux qui vous approuvent. Nous l'eussions voulu moins rude. Mais, telle qu'elle est, elle vous forcera, sans doute, à réfléchir qu'il ne faut point mépriser les hommes qui voudraient qu'on moralisât le peuple par l'instruction. Vous avez toujours dénoncé violemment les partisans de l'instruction gratuite et obligatoire, les vouant aux gémonies comme des hommes dangereux qui désirent la ruine de la famille et de la vertu. Croyez-vous qu'on pourrait, avec quelque raison aujourd'hui, vous appliquer le même raisonnement à l'inverse, vous qui aimeriez mieux laisser croupir de compagnie le vice avec l'ignorance, plutôt que voir enlever au clergé le contrôle de l'instruction publique ?

L' " Etoile " intervient aussitôt pour dire :

" Qu'un ignorant comme Thom Nulty, continue l'Etoile, ait pu commettre les crimes abominables que l'on sait, cela ne veut pas dire que le système scolaire en France soit excellent qu'on " doit " accorder au Canada, au gouvernement, qui pourrait devenir anti-catholique, le contrôle absolu de l'éducation, car de nos jours assez de forfaits sont commis par des gens ayant fait certaines études dans les écoles impies pour ne pas conclure ainsi du particulier au général dans l'affaire de Rawdon, comme le fait si joyeusement l'écrivain de l'EGALITE.

On se demande pourquoi l'Etoile met ici

(Suite à la 6ème page.)

Mariage fin-de-siècle

(La scène est au téléphone.)

— Allô ! allô !
 — Allô !
 — Mademoiselle, veuillez me mettre en communication avec M. Delaunay, commissionnaire en marchandises, à Montrouge.
 — Bien, monsieur.

 — Allô !
 — Vous êtes monsieur Delaunay, de la maison Delaunay & Cie, ayant une succursale à Reims ?
 — Oui, monsieur. Que désirez-vous de moi ?
 — Je suis Félix Raymond, de la banque Raymond-Deschamps & Cie, à Reims. Vous connaissez mon père ?
 — De réputation, parfaitement. C'est un homme qui vaut neuf millions.
 — Vous pouvez dire onze, d'après notre dernier inventaire. Vous connaissez aussi mon oncle, M. Lebanut, marchand de farines ?
 — Je crois bien ! un négociant fort estimé.
 — Oui. Malgré de grandes difficultés, il a réussi, en moins de quatre ans, à fonder un établissement de premier ordre qui dispose d'un crédit illimité. Je suis son seul héritier, monsieur.
 — Mes compliments. Mais pourquoi me dites-vous cela ?
 — C'était indispensable. Je devais me présenter à vous. Et maintenant, que vous me connaissez, j'ai l'honneur, cher monsieur, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Alice Delaunay, votre fille.
 — Comment ! Une demande en mariage... par téléphone !
 — Pourquoi pas ? Remarquez que j'ai mis des gants blancs. Vous ne pouvez pas les voir, mais je les ai. Par conséquent, tout est en règle. Pourquoi dans cette circonstance ne nous servirions-nous pas des moyens de communication rapide que l'industrie met à notre disposition ? Vous habitez Paris, je demeure à Reims. Un voyage me ferait perdre deux jours, le temps, vous le savez, c'est de l'argent. Vous êtes trop un homme d'action, un homme de progrès, pour ne pas me comprendre.
 — Sans doute... sans doute... j'avoue que tout d'abord... mais en y réfléchissant... Dans tous les cas, croyez bien que votre demande m'honore... Elle m'honore, infiniment.

Seulement, vous admettez que je ne puis vous répondre sans avoir un peu consulté ma fille.

— Comment donc ! c'est trop juste.

— Elle doit être chez elle. Il y a un porte-voix qui va de mon cabinet à sa chambre. Je vais la siffler.

— Comme il vous plaira ; cher monsieur. Prenez votre temps. Je reste au téléphone.

— Allô !

— Allô !

— Vous êtes là, Monsieur Félix Raymond.

— Oui. Mais quel est cette voix si douce que j'entends ? Serait-ce par hasard ?...

— Vous ne vous trompez pas ; c'est la mienne. Papa vient de me dire, monsieur, que vous me demandiez ma main. Alors, au lieu de lui répondre, j'ai voulu venir moi-même à l'appareil pour causer avec vous. Il faut bien que nous nous connaissions avant de nous marier.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Comment vous dépeindre l'ivresse de ce premier rendez-vous ?

— Ne dépeignez pas ; cela nous prendrait trop de temps ; et puis, on pourrait nous couper la communication. D'ailleurs, notre entretien a un but très sérieux. Je désire vous poser quelques questions... essentielles.

— Posez, mademoiselle ; je suis à vos ordres.

— Papa est d'avis qu'en vous épousant, je ferai une très bonne affaire, et qu'étant le fils de la maison Raymond-Deschamps & Cie, vous avez tout ce qu'il faut pour me rendre heureuse.

— C'est évident. Songez donc qu'à nous deux, nous allons disposer de près de 100,000 francs de revenus.

— En effet. C'est rassurant. Mais il y a d'autres points qui me préoccupent. Vous allez penser que je suis une jeune fille un peu... romanesque : je voudrais être certaine d'être aimée pour moi-même.

— Mais je vous aime, mademoiselle. En doutez-vous ?

— Dame, un peu, vous ne m'avez jamais vue.

— A notre époque, avec les progrès de la science, est-ce qu'on a besoin de se voir pour s'aimer ? On m'a montré votre photographie...

— Peuh ! cela ne dit pas grand'chose.

— Pardon ! grâce au cinématographe, j'ai pu vous voir marchant, courant, vous baissant pour ramasser votre ombrelle. J'ai constaté combien vous étiez gracieuse et comme vous aimiez à sourire en montrant les plus jolies dents du monde. Vous m'êtes apparue également par projection, à Dieppe, à l'heure du

bain, au moment où vous sortiez de l'eau. J'ai admiré tout à mon aise...

— Passons là-dessus.

— Ça été le coup de foudre ! Et je ne parle pas de votre jolie voix de soprano...

— Vous m'avez entendu chanter ?

— Mais oui. Votre tante, Mme Dubonnet, a un phonographe. Les cylindres 3 et 4 reproduisent deux romances que vous avez détaillées un soir avec un goût exquis. Je les ai fait bisser par l'appareil.

— Je vois, en effet, qu'à mon insu, vous êtes arrivé à très bien me connaître. Mais moi, monsieur, j'aurais besoin aussi de quelques renseignements sur vous.

Il faut que nos goûts soient les mêmes. Ainsi j'adore les exercices de sport...

— Moi aussi, mademoiselle.

— Serait-il indiscret de vous demander votre poids ?

— Mon poids ? Hier, j'ai mis mes deux sous dans l'automatique, et j'ai constaté 68 kilogr.

— C'est parfait. Moi je pèse 57. La question est importante, vous le comprenez. Quand nous monterons en tandem, par exemple, pour faire notre voyage de noces, il est indispensable que nos deux poids s'équilibrent à peu près. Je ne vous demande pas si vous patinez ?

— Certainement, je patine. Je puis même dire que je suis un patin très remarquable.

— Nous pourrions alors faire un couple. C'est très gracieux le patinage à deux, à moins qu'il n'y ait une trop grande disproportion de tailles. Dites-moi, monsieur, combien mesurez-vous ?

— Un mètre soixante-cinq, mademoiselle. Est-ce trop pour vous plaire ?

— Non, c'est juste ce qu'il faut. Je pense aussi que vous êtes agile ? C'est indispensable pour le « Lawn-Tennis » que j'adore. Mais c'est un jeu qui demande du souffle. Possédez-vous des poumons solides ?

— Oui, mademoiselle. D'une façon générale, croyez bien que j'ai toutes les performances qu'on peut demander à un mari. D'ailleurs, j'aurai l'honneur d'adresser à votre père une épreuve photographique de ma personne obtenue à l'aide des rayons cathodiques. Il pourra s'assurer lui-même que j'ai le cœur bien placé et la charpente irréprochable.

— Décidément, monsieur, je crois... il me semble... qu'en effet nous pourrions peut-être nous convenir. Papa vous répondra. Moi, je me salue.

.....

— Allô !

— Allô !

— Je suis M. Delaunay et j'ai le plaisir de vous informer que votre demande en mariage est favorablement accueillie. Dans mes bras, mon gendre !

— Cher beau-père, que je suis heureux ! Entendez-vous, dans le téléphone, les battements précipités de mon cœur ?

— Je les entends.

— Vous me permettez de commencer ma cour aujourd'hui même... par correspondance. La machine à écrire que j'ai dans mon cabinet est excellente. Je puis tracer trois mots à la seconde.

— C'est merveilleux.

— Au jour fixé pour le mariage, j'arriverai à Reims, dans une voiture automobile...

— Comme le prince Charmant.

— Vous l'avez dit. Seulement, les ailes du cygne sont remplacées aujourd'hui par le pétrole.

— Un dernier mot. Veuillez demander à Mlle Alice si elle ne préférerait pas que nous fissions notre voyage de noces en ballon. Il paraît que c'est la grande mode.

Pour copie conforme,

ALBERT LADYOCAT.

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Deux syllabes forment mon nom ;
Prenez cinq fois mon premier
Et vous aurez mon second.

LOGOGRIPHE

Sur mes cinq pieds avec vigueur
Des airs je traverse l'espace ;
Mais si l'on m'arrache le cœur,
On verra ce qui sert, lecteur,
A les franchir avec audace.

Solution du dernier problème.

Eternement.

LE VAINQUEUR

Si l'on faisait une enquête sur la valeur respective des médicaments vendus pour la guérison du rhume, de la toux, de la grippe et de la bronchite, il est hors de doute que le *BAUME RHUMAL* serait en tête de la liste.

en cause le système scolaire français auquel nous n'avions nullement fait allusion. C'est du radotage. Mais l'Etoile nous accuse d'avoir conclu du particulier au général.

C'est faux, archi-faux, avons-nous répliqué. Nous n'avons tiré aucune conclusion semblable, et nous mettons l'Etoile au défi de le prouver. Au lieu d'affirmer gratuitement, que l'Etoile cite une phrase, une ligne, un mot pris dans notre article où le confrère a cru voir cette étrange conclusion.

L'organe américain avait là une belle occasion de nous confondre, s'il en avait été capable.

Vous croyez qu'il en a profité ? Silence parfait.

Plus loin, mais dans le même article, le rédacteur de l'Etoile, après nous avoir désigné comme radical, écrit :

Ce que désirent au fond les radicaux, c'est la formation d'une nouvelle génération sans aucune croyance religieuse qui serait l'armée à la tête de laquelle ils attaqueraient encore plus violemment l'Eglise catholique et son chef, Notre Saint-Père le Pape.

C'est on ne peut plus idiot.

Et l'Etoile terminait dignement son article en nous donnant froidement à ses lecteurs comme un partisan de l'athéisme à l'école. Nous avons aussitôt fait entendre cette protestation :

"L'Etoile" nous a désigné en toutes lettres comme "un partisan de l'école sans Dieu". C'est un odieux mensonge, une calomnie inqualifiable. Et nous mettons au défi le journal catholique de produire une seule déclaration de notre part dans ce sens. Au contraire, nous nous sommes prononcés carrément contre un pareil système dans notre numéro-programme.

Le rédacteur de "l'Etoile" nous a gravement calomnié devant tous ses lecteurs, nous espérons qu'il réparera son vilain coup de plume. Ces gens-là ne peuvent pas avoir deux doctrines, l'une leur défendant de médire du prochain dans la vie privée et une autre qui leur permettrait de calomnier publiquement les journalistes sans les obliger de se rétracter.

Depuis près d'une quinzaine que cette diffamation a été imprimée par la pieuse

gazette, nous avons en vain, tous les soirs, ouvert l'Etoile pour lire une rectification que nous étions en droit d'attendre d'un homme d'honneur et d'un chrétien.

Rien, absolument, rien.

Mais que le Smith ne traverse pas la frontière à notre connaissance. S'il méprise si aisément chez lui les préceptes de sa religion et les lois de l'honneur, il apprendra devant les tribunaux canadiens ce qu'il en coûte pour diffamer les gens respectables.

L'ECHO DES BOIS-FRANCS

Ah ! ici on pose au philosophe. On délaye de longues périodes dans un style ampoulé. On fait comparaître Platon, Socrate, Cicéron, Cuvier et le Christ lui-même. Et l'on termine en promettant que la prochaine fois il y en aura encore plus long.

Pourquoi tout cet attirail, mon Dieu ?

Tenons-nous en donc au point, comme vous dites, monsieur A. B. dit Véga.

Et puis, Monsieur Véga, laissez-nous vous dire en commençant que nous sommes dans des conditions inégales pour la discussion. Dans votre première correspondance vous insinuez que vous connaissez les différentes étapes de notre vie dont nous n'avons pas à rougir cependant et dans votre seconde épître vous prétendez même connaître notre tempérament. Voilà qui s'appelle être bien renseigné ! Si vous avez découvert toutes ces choses dans la seule tournure de nos phrases, vous êtes un homme extraordinaire, monsieur Véga, avec qui nous n'aurions pas la présomption de vouloir nous mesurer, comme dit le P. Lacasse, sachant bien que nous serions tor-du comme plusieurs écheveaux d'étoupppe.

Mais vous n'êtes pas si capable que ça, monsieur Véga. C'est vous le régnicole de sacristie, le frère lai toujours aux petits soins pour M. le curé, pour les bons frères, pour les bonnes sœurs, — ah ! les jolies dents ! C'est en si douce compagnie que vous aurez appris que nous avions fait un stage chez des cleres, alors que nous étions enfant. Et vous vous croyez bien spirituel



LE COUP DE TÊTE DE BÉBÉ

Suzette est une petite bonne femme pas plus haute que ça... mais quand une idée est entrée dans sa tête, le diable lui-même ne l'en ferait pas sortir.

Combien de fois Nounou lui a-t-elle dit : "Suzette, si vous vous éloignez encore de moi, je prends votre ballon et je le garde toute la journée". Alors, mademoiselle, vexée, se jetait sur sa balle et la serrait sur sa poitrine, les bras croisés, pour en affirmer la possession. Mais Nounou avait eu l'imprudence d'ajouter :

"Voyez comme ce petit bébé dans les bras de sa nourrice est bien plus gentil et plus obéissant. Venez jouer près de lui".

L'idée qu'on la comparait à un bébé qui ne marchait pas encore et qu'on l'invitait à s'amuser en telle compagnie avait révolté son amour-

propre. Elle, Suzette, âgée de quatre ans, qui ne tétait plus depuis si longtemps qu'elle ne s'en souvenait même pas ! Elle qui marchait comme une "personne !" C'était trop fort ! Aussi, était-elle bien décidée. Elle apprendrait, elle, à Nounou, comment on se comporte avec une personne de quatre ans !

Après avoir serré son ballon sur son cœur, elle le jeta de toutes ses forces aussi loin qu'elle put, courut le ramasser pour le jeter plus loin encore, et fit trois fois de suite, résolument la même opération. Suzette rayonnait de voir lui obéir dans les airs le gros ballon rouge et jaune, semblable à une grenade sortie de quartier de quartiers d'orange.

Tout de même, elle se retourna pour regarder si elle voyait sa nourrice. Mais quoi ! plus

L'île de feu

5

PAR

CAMILLE DEBANS

(Suite)

V

“Va-t'en ! répète le fugitif. Va-t'en donc !”
insista-t-il en épaulant son fusil de nouveau.

Gregorio se décida enfin :

“J'exécutais les ordres du sous-gouverneur,
dit-il ; mais j'ai juré, tu peux être tranquille ;
je pars”.

Et il commença à s'éloigner.

“Ne te cache pas, surtout, lui cria Baçao ;
j'ai besoin de te voir le plus loin possible”.

Le métis obéit. Il opéra sa retraite, se montrant toujours en se retournant de temps à autre pour jeter sur Alfonso un regard de panthère. Enfin, il disparut dans la profondeur du bois.

Jusqu'à ce moment, le condamné à mort, surexcité par la peur, par l'indicible émotion de cette chasse dont il était le gibier, n'avait pas senti l'horrible souffrance de ses blessures et de piqûres de moustiques. Mais lorsqu'il se trouva seul, quand il tomba ruisselant de sueur et de sang sur l'énorme branche d'où il avait menacé Gregorio, la faim, la soif, une lassitude insurmontable et l'épouvantable cuisson qui dévorait tout son corps devinrent un supplice si affreux qu'il se repentit de n'avoir pas suivi le métis, pour aller mourir à Salem, et même fut tenté de le rappeler pour se livrer à lui.

VI

Ajoutez à cela qu'il était déjà onze heures. La chaleur insupportable de ces climats était précisément ce jour-là, 21 septembre, plus étouffante que jamais. Baçao sentit monter à lui des bouffées de vent littéralement embrasé. Il pensait qu'il allait mourir.

Une dernière gorgée d'eau de vie restait encore dans sa gourde avidement il y porta à ses lèvres. Cela le remit un instant, et il songea au danger. Mais ses blessures, sous cette chaleur, devenaient à chaque instant plus brûlantes. De l'œil il chercha un citronnier. Au pied de l'arbre sur lequel il se trouvait, il crut

en apercevoir un et descendit. Hélas ! c'était une illusion. Pendant plus de cent mètres, le malheureux fut obligé de fouiller le bois de côté et d'autre, se meurtrissant encore, sans trouver cet arbuste si commun sous ces latitudes.

Enfin, au pied d'un acajou, un bouquet d'orangers et de citronniers l'attira par les parfums des fleurs, par l'éclat des fruits. Il mordit à pleines dents une orange, puis deux, puis trois, tant et si bien qu'il finit par se désaltérer. C'était le plus pressé.

Alors seulement il exprima du jus de citron sur sa poitrine, sur ses pieds, ses mains et sa figure. Ce fut pour lui comme un bain. Il se sentit revenir à la vie.

Ainsi que la veille des œufs enlevés aux nids de perruches lui fournirent son déjeuner, et il se préparait à dormir un peu sous les orangers, lorsqu'il entendit un craquement au-dessus de sa tête.

C'était le métis qui revenait mystérieusement. L'intention de ce monstre, en jurant de s'en retourner à Salem, était de gagner le temps nécessaire à charger son fusil tout à son aise. Cela fait, il s'était remis à la poursuite d'Alfonso.

Ce que le Brésilien sentit s'amasser de colère dans sa tête à l'aspect de Gregorio est inexprimable. Il ramassa son arme, se glissa silencieusement dans les buissons sans perdre de vue son ennemi, et entreprit l'ascension d'un cèdre, de façon à se trouver cette fois et pour la dernière en face du métis. Il fallait en finir.

Cependant la chaleur devenait à chaque minute plus terrible et plus lourde. D'épais nuages noirs casaient la cime des grands arbres et obscurcissaient la forêt, à ce point qu'on aurait pu croire à une nuit subite. Puis le soleil reparaissait un instant après, plus brûlant. Sur les épaules de ces deux hommes, l'atmosphère s'appesantissait parfois comme un fardeau de plomb. Alfonso, suant à grosses gouttes, arriva au sommet de son cèdre sans être aperçu du métis qui fouillait de l'œil tous les arbres voisins.

—Gregorio, lui cria-t-il, je suis ici, ne cherche plus. Tu es un parjure et un lâche. L'un de nous deux va mourir.

À cette voix, le sous-officier se gara prudemment. Ils étaient donc là l'un et l'autre, à dix pas de distance, protégés par un tronc d'arbre, et attendant une imprudence pour faire feu.

Le condamné à mort avait hâte d'être seul.

Il prit son chapeau de paille, en coiffa le canon de son fusil, et, tâchant d'imiter les mou-

vements d'une tête prudente, il le fit doucement émerger d'une touffe de feuillage, pendant qu'il restait, lui, parfaitement à l'abri. Gregorio s'y trompa. Il épaula lestement son fusil, et il fit feu. Le chapeau, percé d'une balle, tomba. Un cri de triomphe sortit du gosier de ce monstre, et il se mit à découvert. Alfonso apparaît et lui dit :

“ Cette fois, tu vas mourir, fais ta prière ”.

Un coup de tonnerre, d'une violence inouïe, retentit au-dessus de leur tête et ébranla toute la forêt. Les nuages s'amoncelèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et l'orage éclata avec une fureur inconcevable. La forêt était retombée dans la nuit. Alfonso comprit que le plus pressé était de fuir, et, sans chercher à accomplir un meurtre de plus, il abandonna le métis pour se diriger le plus rapidement possible vers le grand fleuve, qui ne pouvait pas être bien loin.

De son côté, le métis, croyant qu'Alfonso attendait une éclaircie pour l'abattre, profita de l'obscurité et se sauva aussi dans une direction opposée. Dix minutes après, quoique les nuages fussent encore plus noirs et plus opaques, les deux adversaires auraient pu continuer leur terrible duel, car les décharges électriques se succédaient avec une telle rapidité, que des lueurs sanglantes et insupportables remplaçaient sans cesse la lumière du soleil.

Nos orages européens sont de piètres accidents à côté de ces ouragans de l'équateur. On entendait comme un roulement perpétuel d'artillerie accompagné d'éclairs qui se croisaient, qui se renforçaient, qui se décuplaient à chaque nouvelle seconde. C'était d'autant plus dangereux que tous ces nuages passaient rapidement au-dessus des arbres sans crever, et que la foudre tombait dix fois par minute sur les cèdres les plus élevés.

Le métis, agile comme un jaguar, fuyait avec toute la vitesse dont il était capable. Son expérience des ouragans lui disait qu'en un clin d'œil cette forêt pouvait s'embraser. Il savait aussi, et c'était là ce qui soutenait son courage, que les tempêtes aussi furieuses que celles qui grondait sur sa tête n'étaient pas de longue durée.

Pourtant les éclairs se succédaient avec plus de rage que jamais.

Parfois on entendait un éclat dont le bruit assourdissait ; puis c'était un autre roulement plus épouvantable, et un autre encore, et toujours ! De toutes parts, de formidables étincelles électriques se précipitaient en cette mer de verdure avec des craquements dans le ciel.

La nature semblait être sous le coup d'un écoulement immense.

Autour des fuyitifs, les fauves, les serpents, s'agitaient et cherchaient leur salut dans la fuite.

VII

Gregorio commençait à perdre courage. Un écoulement foudroyé venait de tomber à deux pas de lui, et pas une goutte de pluie. Peu à peu, pourtant, les décharges répétées du tonnerre semblèrent moins accumulées. Le ciel commença à paraître moins noir. Les éclairs devinrent moins fréquents. L'orage diminuait.

Le métis respira. Un nuage vint à crever enfin sur la forêt. Une nappe d'eau se répandit comme un déluge. Mais cela ne dura que quelques instants, puis le soleil reparut. Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Un instant, le sauvage Gregorio se mit à réfléchir pour agiter dans son âme s'il reprendrait la poursuite d'Alfonso. Mais, cette fois, la chose était presque impraticable, tant ils avaient dû s'éloigner l'un de l'autre pendant l'orage. Il y renonça et reprit la route de Salem.

Mais il n'avait pas marché dix minutes qu'il entendit un grand bruit au-dessous de lui. C'étaient deux jaguars qui fuyaient de conserve, avec des hurlements plaintifs.

Gregorio n'y prit pas garde. Il continua sa route, rampant au travers des ronces et des arbustes grimpants, se suspendant aux branches flexibles pour franchir l'espace. Il était là dans son élément, et reconnaissait parfaitement son chemin.

Cependant, une bande de chats-tigres, sautant d'arbre en arbre, arriva comme une trombe de son côté. Il se crut perdu. Les félins poussaient des cris effroyables, des miaulements de terreur.

Vers le sol de la forêt, les hautes herbes, les arbustes rabougris s'agitaient maintenant d'une inquiétante façon. C'était un remue-ménage hideux. Les bois gigantesques montraient par instants leurs croupes luisantes et visqueuses, puis disparaissaient vers l'est. D'énormes lézards fuyaient dans la même direction, les oiseaux passaient par nuées au-dessus de la forêt. Il n'y avait pas jusqu'aux fourmis énormes de ces parages qui ne prissent la même direction. C'était à croire que tous ces monstres se rendaient à quelque horrible sabbat.

Gregorio commençait à s'inquiéter. Les chats-tigres, criant toujours, passèrent affairés au-dessus de sa tête sans le voir ou sans daigner faire attention à lui. C'était étrange.

(à suivre)

de Nounou ! Elle se dirige vers les orangers où celle-ci était assise tout à l'heure. Nounou n'y est pas !

Alors, la peur la prend, la rage et le dépit s'en mêlent. Et, les bras en ailes, les pieds en dedans, la bouche ouverte pour crier, elle ressemble tout à fait à un petit canard mécontent. Elle se croit perdue, abandonnée, et la grande personne de tout à l'heure n'est plus qu'un bébé pleurnichant. Mais Nounou a pitié. Doucement, elle avance, et plus doucement encore, elle appelle : " Suzette ! " derrière l'oranger. D'un bond, Suzette va se jeter sur le tablier blanc, y cacher son visage et sécher ses pleurs.

" Comme vous m'avez fait peur, Suzette ! " dit Nounou. " Je croyais que des méchantes gens, comme il y en a dans les jardins, vous avaient enlevée. Car il arrive toujours malheur aux enfants désobéissants. "

" Nounou, " dit Suzette suppliante, " il ne faudra pas le dire à maman ! "

A. L.

TRESOR DE LA MENAGERE

LANTERNES. — Les lanternes ordinaires présentent un inconvénient sérieux : elles sont fragiles.

Pour y remédier, quand un verre vient à se casser, on le remplace avantageusement par une lame de toile métallique en fil de fer galvanisé, comme celle qui sert à fabriquer les garde-manger, et à laquelle on fait subir la préparation suivante :

La feuille, taillée de la dimension du verre à remplacer, est plongée dans une dissolution de colle de poisson ; on la laisse sécher près du feu, puis on la recouvre sur ses deux faces d'une couche de vernis siccatif à l'alcool.

CHARLOTTE DE POMMES. — Garnissez entièrement les parois inférieures d'un moule bien bûrré de tranches de mie de pain. Emplissez de marmelade de pommes et recouvrez-la de tranches de mie de mie de mie de pain, de ma-

nière à la bien envelopper de pain de toutes parts. Placez sur un feu doux et couvrez du four de campagne bieu chaud. Laissez prendre belle couleur (une petite demi-heure environ) ; renversez sur un plat et servez chaud.

En substituant des tranches de biscuit aux tranches de pain, et en les couvrant intérieurement d'une couche de cartiers de pommes cuites au beurre, on obtient la *charlotte russe* la plus simple, qui se mange froide.

Livres, Journaux, Etc.

(Il sera rendu compte dans ce journal de tous les ouvrages dont on nous enverra un exemplaire.)

Le Samedi, 11 décembre, 1897. — Frontispice : Le premier bal. — Les aventures de Maturin Gonec. En bordée, par Maxime Audouin. — Chronique universelle illustrée, par Louis Perron ; Le nouvel hôpital du Christ, à Horsham ; Le ballon moteur du Reichenhall ; Le gouffre de l'« Aven Armand. » — Vagabond, par Emile de Gouey. — Causerie sur l'homme. — Pour grand'mère, par E. H. Vivier. — *Supplement* : La mort du chevrier, nouvelle illustrée, par H. Latour. — Le supplice d'une femme (roman). — Musique : L'Anneau d'argent, musique et paroles ; L'Amour mouillée, valse du Colibri, opéra-comique de Verney.

— La librairie Plon, Nourrit et Cie vient de commencer une publication illustrée à bon marché, sous le nom « Bibliothèque illustrée des Voyages » autour du monde, par terre, et par mer. Il paraît un volume par semaine, le premier de la série est *La Bouche de Niger*, par Marcel Monnier. Prix du volume, 5 cents.

Parmi ceux qui vont suivre, citons « Le Canada français, » « Les mines d'or de l'Alaska, » deux titres attachants de ce côté de l'Atlantique.

COUPON-PRIME

✻ L'Égalité ✻

en l'insinuant au public à petite dose.

Allez-y, monsieur Vega. Nous n'en rougissons point. Nous étions dans le temps aussi sincère que nous le sommes à présent. Seulement, ça nous a donné cet avantage sur vous et sur plusieurs de connaître le fond d'un tas de choses dont le vulgaire ne voit que la surface.

Mais venons en à ce qui fait le sujet de la présente contestation.

Vous nous avez d'abord adressé une correspondance au sujet d'un article sur le sur le mandement de l'archevêque de Kingston ; au sujet d'un deuxième article sur la question scolaire américaine et à propos d'un troisième sur le quadruple meurtre de Rawdon.

Vous cherchez à faire de l'esprit avec les informations que nous avons fournies au public touchant certaines prescriptions surannées de l'Eglise catholique de façon à vouloir dire que nous avons menti ou exagéré. Mais nous allons vous ramener au point comme vous dites. Faites mieux, cher ami : niez carrément si vous le pouvez, et alors nous saurons ce qui nous reste à faire.

Niez-vous que l'Eglise catholique ait édicté, seule ou avec des comparses, des lois de persécution contre les Juifs, en haine de leur culte ?

Niez-vous que non-seulement saint Thomas ait exprimé l'opinion qu'on devait faire mourir les hérétiques, mais que l'Eglise elle-même ait effectivement persécuté et condamné à une mort horrible une foule de braves gens à cause de leurs idées ?

Niez donc, si vous l'osez, et nous vous exécuterons !

Mais si vous ne pouvez pas nier, faites donc comme nous : conseillez donc de laisser dormir dans l'oubli ce reste des mœurs bataillennes d'une époque maudite où la moitié des hommes vivaient dans la détermination de massacrer l'autre moitié. Comme nous, rejetez la cause de tant de maux sur les idées étroites qui prévalaient partout à cette époque lointaine, et vous ferez œuvre de bon fils pour l'Eglise, notre mère.

Reconnaitre un tort et chercher à l'ex-

cuser honnêtement est habile.

Nier inconsidérément des faits notoires est maladroit et honteux.

M. Gascon nous laisse sous l'impression, dites-vous plus loin, que S. S. Léon XIII est un bon vieillard aux idées larges et libérales, mais circonvenu par les évêques et obligé de céder devant eux, " de sorte que les décisions romaines seraient plutôt le résultat d'une coterie que l'exposé de la doctrine catholique."

Remarquez, cher monsieur Vega, que c'est vous qui tirez la conclusion, et non pas nous.

Nous avons fourni des renseignements exacts sur la conférence des archevêques américains. Voulez-vous les nier ?

Nierez-vous que le pape ait envoyé Mgr Satolli en Amérique, muni de pleins pouvoirs pour régler la question scolaire ? et êtes-vous prêt à supposer que Léon XIII ait négligé de donner à cet effet à son délégué des instructions spéciales ?

Nierez-vous que Mgr Satolli, porteur de ces instructions, ait prié les archevêques américains d'adopter un règlement définitif de la question scolaire en signant un document préparé par lui en conformité avec les vues du pape ?

Et nierez-vous que les archevêques américains, moins Mgr Irland, ait refusé, malgré les supplications du cardinal Gibbons, d'accepter les propositions du délégué papal ?

Nierez-vous encore qu'on a dû transiger de part et d'autre et que, pour prévenir de nouvelles complications, la cour romaine a établi une délégation apostolique permanente aux Etats-Unis ?

Niez donc, si vous en êtes capable !

Si vous ne pouvez rien nier, pourquoi vos longs articles ?

Vous prétendez aussi que nous ayons dit qu'il fallait moraliser le peuple par l'instruction SEULEMENT ?

Jamais nous n'avons exprimé une idée sottie pareille !

Établissez-le.

Au contraire, nous demandons l'enseignement moral et profane par des maîtres compétents.—Pas d'écoles sans Dieu, avous-

Derniers vœux d'un Horloger

Il vient de mourir à R... un horloger fort original qui, à l'heure de sa mort écrivait à son fils la lettre testamentaire suivante, que nous publions dans sa teneur fidèle :

Mon fils,

L'heure de ma mort va sonner au cadran de l'éternité ; mon existence ne tient plus qu'à la pointe d'une aiguille ; mais avant d'être horizontalement dans la boîte de la mort, écoute attentivement, ô mon fils, le timbre fêlé de ma voix qui s'éteint ; car cette dernière minute est sacrée, il ne faut pas perdre une seconde. Que l'honneur soit le ressort réel de ta vie et la prudence le régulateur de tes actions. Si tes mouvements sont toujours réglés ; si l'amour du prochain est la clef de ta conduite, pour toi les heures s'écouleront dans une large sphère de bonheur et de délices.

Né rhabille jamais la fraude avec l'email trompeur ; le vol est un grain de poussière qui arrête les rouages d'une conscience pure et tranquille ; souvent même il fait des trous qui ne sont pas en rubis.

Si tu suis mes conseils, tu n'auras pas besoin, quand la chaîne de tes jours se brisera, de remonter le cours de ta vie pour chercher des échappements, et tu pourras sans balancier te mettre d'accord avec le grand horloger de l'univers, car tu auras les mains nettes et polies et nullement gravées et guillochées par le frottement des mauvaises actions.

Adieu, mon fils, je casse mon verre de montre et ne peux plus le remplacer.

(Signé)

ALFRED BOUILLON.

Espérons que ce brave homme au cœur d'or loge dans le ciel ; il avait bien réglé tout de même son dernier battement : ce qui est d'un grand poids.

SOYEZ PRUDENTS

C'est une précaution sage que d'avoir toujours à la maison un flocon de BAUME RHUMAL, en cas de rhume, grippe ou bronchite. On en obtient des résultats surprenants. En vente partout, 25 cents.

UN PEU DE TOUT

La peinture religieuse en Abyssinie.

Un voyageur rapporte, si nous en croyons "l'Antiquary" que dans la cathédrale de Guudet, en Abyssinie, il a vu une grande fresque moderne dont le sujet est le passage de la mer Rouge et où l'on voit Pharaon muni d'un revolver et tenant une jumelle de campagne, tandis que l'armée égyptienne est tout entière armée de fusils Remington (!).

Voilà qui ouvre de nouveaux horizons à la peinture d'histoire.

Alors si les éléphants s'en mêlent ! . . .

Les éléphants sont, comme on le sait, des employés très travailleurs et remplis de moyens ils vous portent allègrement mille kilos, faisant six kilomètres à l'heure, record que nul de nos débardeurs ne peut espérer battre.

La résignation des éléphants était jusqu'ici presque proverbiale, mais les théories socialistes sont-elles arrivées jusqu'à eux et quelque pachyderme beau parleur cherche-t-il à les tromper ? voici qu'ils viennent de donner quelques signes inusités d'impatience, préludes peut-être des revendications à venir.

Un journal des Indes raconte en effet qu'un employeur d'éléphants avait imaginé de diminuer la ration de ses serviteurs à trompe ; le premier jour, ceux-ci firent semblant de ne s'apercevoir de rien, mais le lendemain, ils poussèrent des grognements, et le surlendemain, leur pantomime significative fit nettement comprendre qu'une grave révolte, une grève enfin était sur le point d'éclater.

Le patron a cru bon de céder.

"L'Echo de Paris" publie ce qui suit :

A bord du paquebot qui de New-York les ramène en France, assises sur le tillac, la mère et la fille devisent des succès remportés et du triomphe prochain, le soir de la rentrée de l'Opéra. Bref, elles cherchent de leur mieux à tromper les longuents de la traversée.

— Une charade, ma chérie ? s'écrie soudain la mère d'un air inspiré. Mon premier ouvre toutes les portes . . .

— C'est 'or'.

— Tu n'y es pas . . . Nous naviguons sur mon second.

— C'est bateau.

— Non, c'est 'eau' eau de mer . . . Carcas-

sonne est le plus bel ornement de mon troisième. (Avec une folle tendresse) Et mon tout, c'est toi, ma chérie.

La jeune personne se jette dans les bras de sa maman. Emotion générale. Tableau.

Gare aux rats !

Un jeune étudiant de Princeton a perdu tous ses effets : habits, gilets, pantalons et même sa robe de bain, d'une façon tout à fait étrange. Le jeune MacKaig, étudiant de première année à Princeton, demeure dans une maison bourgeoise d'University place. Le soir, avant de se coucher, il a déposé sur une chaise son costume complet et tout neuf. MacKaig s'est vite endormi. Or, pendant la nuit, il a été réveillé par un bruit étrange dont il n'a pu se rendre compte parce qu'il était encore à moitié endormi. Il est retombé sur son oreiller et a été aussitôt plongé dans un profond sommeil.

Quand il s'est réveillé, le matin, et qu'il a voulu s'habiller, il a été tout surpris de voir que son beau costume de \$35 tout battant neuf avait été rongé par les rats ; le costume était percé comme un cribble. De la surprise MacKaig est tombé dans l'horreur et la stupéfaction, car en cherchant un autre costume, il s'est aperçu que tous ses effets avaient subi le même traitement. Les rongeurs avaient tout troué, au point de les rendre hors d'usage. Le jeune étudiant estime à plus de \$100 la perte qu'il éprouve du fait des rats.

AUX GRANDS MAUX LES GRANDS REMEDES

Pour un rhume opiniâtre, une bronchite tenace, prenez du *BAUME RHUMAL*, le plus efficace, le plus sûr des remèdes contre les affections de la gorge et des poumons.

Un député autrichien ayant parlé pendant douze heures sans interruption, on a trouvé plus bavard encore.


C'est un membre de l'Assemblée législative de la Colombie britannique qui, en 1893, occupa la tribune de la chambre pendant vingt-six heures consécutivement.

Et tout le monde de s'extasier sur une aussi extraordinaire loquacité.

Mais ce qui étonne le plus, ce que l'on admire encore davantage, ce n'est pas qu'il y ait des gens assez raseurs pour parler aussi longtemps, mais c'est qu'ils puissent trouver des auditeurs assez patients pour les écouter.

Imprimerie Commerciale

Nous exécutons rapidement et avec
+ le plus grand soin toutes sortes de
travaux.

 LIVRES, BROCHURES,
FACTUMS, JOURNAUX,

BLANCS DE TOUTES ESPÈCES,

Etc., Etc., Etc.

Notre matériel est entièrement neuf

Nos prix sont des plus modérés.

Nous faisons appel à tous ceux qui veulent de belles et bonnes impressions au meilleur marché possible.

J. E. PREVOST FILS,

Rue St-Georges,

ST-JÉROME

J. T. BOIVIN

Orfèvre-Horloger

.....ST-JEROME

LE SAMEDI! Publication littéraire, artistique et sociale, organe du foyer domestique. 32 pages de bons mots, gravures et feuilletons. Parait chaque semaine. 5 cts le numéro. En vente dans tous les dépôts de journaux.

Louis Laporte

BOUCHER.....

Viandes de premier choix telles que
Bœuf, mouton, veau, porc frais et
salé, etc.

ETAL NO. 10.

MARCHE ST-JEROME

nous écrit dans notre numéro-programme.

Nous avons dit simplement ceci à l'abbé Baillargé: " Mais puisque se sont des ignorants et des habitués de jubés qui ont commi les horribles meurtres qui vous épouvantent, cessez donc de donner aux écoles publiques le monopole de la formation des criminels. Ne méprisez plus les hommes qui voudraient qu'on moralisât le peuple par l'instruction."

- Est-ce que cela veut dire que nous demandons qu'on n'enseigne point aux enfants les principes de la morale et de la religion ?

C'est pourtant ce que prétend le Vega !

A propos de l'abbé Baillargé, cher ami, nous n'avons rien à retirer. Si M. l'abbé ne veut point que les journaux s'occupent de lui, il n'a qu'à laisser les journaux tranquilles. Avez-vous vu le curé de Saint-Canut ou celui de Saint-Liboire envoyer leur prose aux journaux pour la faire encadrer ? Ils auraient eu pourtant les mêmes raisons de le faire que l'abbé Baillargé. Auriez-vous par exemple consenti, cher Vega, à signer ce que le curé de Rawdon a écrit successivement à la " Patrie " et à la " Presse " ? Vous ne l'auriez pas osé, tant vous tenez à votre réputation d'homme sensé.

Alors pourquoi dites-vous que nous nous attaquons au clergé quand nous avons tapé sur les doigts de cet enragé de notoriété, saine ou non ? Mais l'abbé Baillargé ce n'est pas le clergé. Et puis, que vous nous le reconnaissiez ou non, nous avons le droit de critiquer les articles de journaux de M. l'abbé. Quand nous faisons remarquer au savant professeur de collège qu'Elisabeth s'écrit avec un (s) et non avec un (z), nous laissons intact son caractère de prêtre. Lorsqu'on a coupé le cou, en France, à l'abbé Bruneau qui avait assassiné son curé, a-t-on songé à faire injure au cardinal Richard ? Allez-vous dire que l'exécution de ce misérable est une insulte au clergé ? Pas flatteur pour le clergé ! Celui-ci a-t-il protesté contre la condamnation du jeune vicair, sous prétexte que ce dernier était prêtre ?

Mais quand l'abbé Baillargé crache ou

se mouche, est-ce le prêtre qui se mouche ou si c'est l'homme ? Et quand le même abbé dit des " incongruités, dans les journaux et ailleurs, fait des fautes de français, investive les joueurs de violon, est-ce que nous n'avons pas le droit de nous amuser en famille des drôleries de monsieur l'abbé, révérence parler ?

Vous nous reprochez d'avoir critiqué les lettres ineffables de M. l'abbé à la " Presse." Eh bien, nous n'avons que ceci à vous répondre :

Auriez-vous envoyé ces lettres-là aux journaux de Montréal avec votre signature au bas ?

C'est la dernière question que nous vous posons, monsieur A. B. dit Véga.

Quand vous aurez répondu à toutes, il sera temps de reprendre la discussion.

MEDECINE PRATIQUE

DOULEURS RHUMATISMALES. — Prenez les feuilles les plus externes d'un chou rouge, autant que possible coupez les parties saillantes des nervures, superposez-en trois ou quatre. Cousez-les ensemble, puis présentez-les devant le feu pour les flétrir un peu ; appliquez ensuite ce cataplasme à nu sur les parties malades et les articulations gonflées. Renouvelez ce traitement matin et soir, la guérison ne se fera pas attendre longtemps.

VERRUES. — Enduisez-les matin et soir avec du savon noir. — Ou, mieux encore, prenez un pros oignon blanc, creusez-le par le milieu et remplissez le trou de sel gris que vous laissez fondre de lui-même, puis avec cette saumure frottez vos verrues matin et soir en ayant le soin de couper au fur et à mesure les parties mortes. Elles seront guéries rapidement.

MM. HAMEL & VERRET, de la rue Saint-Joseph, 133, à Québec, sont nos représentants pour la vieille capitale et pour Lévis. C'est à eux seuls qu'il faut s'adresser pour toutes affaires concernant les abonnements, les annonces, etc.

Le Courrier des Etats-Unis

SEUL JOURNAL D'AMERIQUE

Publiant des dépêches spéciales de son correspondant de Paris, les dépêches de France et autres pays d'Europe de tous les grands journaux de New-York ainsi que les dépêches de la presse associée de toutes les parties du monde.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES ETATS-UNIS ET LE CANADA

Payable invariablement d'avance

	Un An	Six mois	3 mois
Edition Quotidienne (Courrier du Dimanche compris)	\$12 60	\$6 30	\$3 40
Courrier du Dimanche (paraissant le dimanche matin)	2 50	1 50	
Edition Hebdomadaire (paraissant le mardi matin)	5 20	2 60	1 50

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois

Nous engageons nos correspondants à faire leurs remises par Chèques, Traités, Mandats-Poste (Money-orders), ou Express-Money-Orders à l'ordre de

H. P. Sampers & Co.,

195 et 197, Fulton Street, NEW-YORK

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je, soussigné,
demeurant à rue
comté..... province.....
déclare souscrire à un abonnement de.....

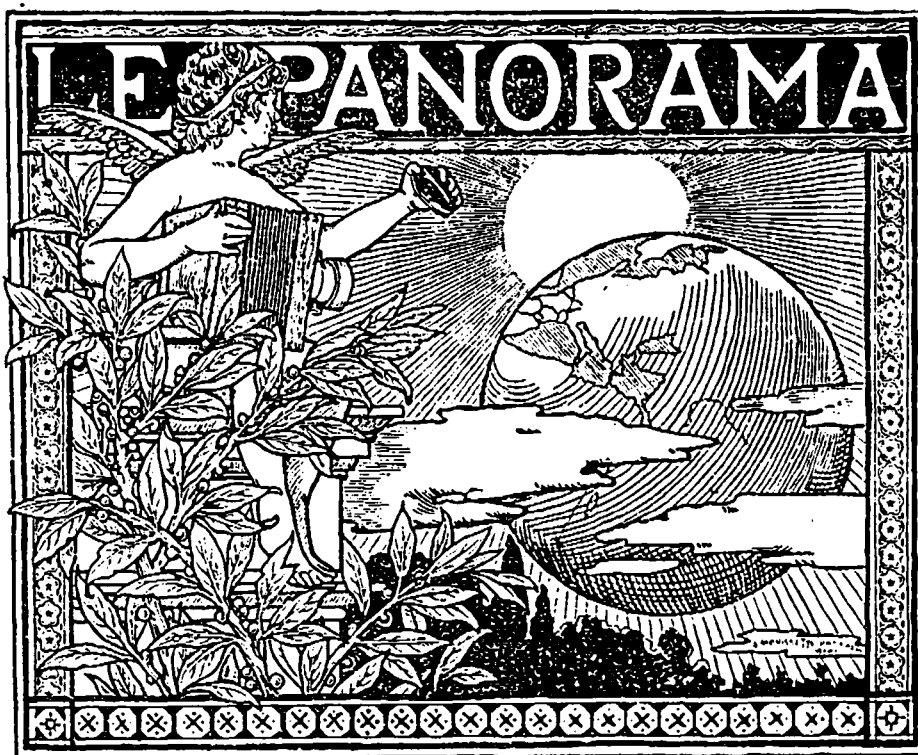


L'EGALITE

Ci-joint \$..... en mandat, argent ou timbres-poste
pour l'abonnement et la prime. Numéro de la prime désiré :

Date.....

Signature :



PRIMES

PREMIÈRE SÉRIE — A tous nos abonnés pour douze, pour six et même pour trois mois, ainsi qu'à tous les lecteurs au numéro porteurs de notre coupon de prime, nous offrons un riche album du dernier

Panorama-Salon de 1897

Le Panorama reproduit les œuvres les plus importantes. — Peinture et Sculpture — exposées en mai et juin 1897 au Palais des Champs-Élysées et du Champ de Mars, à Paris. Une notice de M. Gaston Schéfer, critique d'art, accompagne chaque gravure. Le Panorama-Salon, avec ses seize belles photogravures en teintes variées, d'un travail irréprochable et d'un goût si exquis constitue une œuvre d'art vraiment riche et digne de figurer sur la table de n'importe quel salon. Aucun journal ou revue n'a encore offert, à titre gracieux une pareille prime à ses lecteurs. Nous la donnons absolument à tout abonné d'un an, de six mois ou de trois mois qui remplira le bulletin ci-contre et nous l'adressera avec le prix de l'abonnement et 5 cents pour l'expédition de la prime franco à domicile. Nous la donnons également à tout acheteur au numéro qui détachera le coupon-prime ci-dessous et nous l'enverra avec 15 cts en argent ou en timbres. *On envoie facilement sous enveloppe de la monnaie renfermée dans un morceau de vieux journal.*

Adresser lettres et mandats à M. le Directeur de l'ÉGALITÉ, à St-Jerome,
Bureaux à ST-JEROME, Terrebonne, P. Q. Place du Marché. Tel. 35